

duire de la viande et du lait. En effet, un bouvillon de pure race, âgé de trois ans, sera supérieur en taille et en poids à un de notre race dégénérée à l'âge de cinq ans. On perd donc deux ans de nourriture et de soins sur des animaux qui par leur nature ne sont propres qu'à transformer du foin ou du grain en peau, en os et en corne au lieu de viande. En fait de *qualité* de la viande, le bouvillon de bonne race l'emporte autant sur celui de pauvre race, que la riche poire qui a été cultivée dans nos vergers avec soin, l'emporte sur la poire sauvage, au goût astringent et dont la chair est gravelleuse et amère.

Au temps que les animaux améliorés étaient rares, au temps où un Ayrshire ou Hereford coûtait de \$1000 à \$2000, on ne pouvait pas s'attendre que les personnes, dont les moyens étaient bornés, c'est-à-dire, la grande majorité des cultivateurs, pourraient être fort, désireux d'améliorer les races. Mais à présent que les meilleures races pourront être répandues partout le pays, il sera facile de se les procurer à bonne composition. Les jeunes taureaux pur sang des différentes races seront en grand nombre, et en s'en servant quand ils auront atteint l'âge voulu, même avec les plus chétives vaches, on arrivera, en peu d'années, au moyen de plusieurs croisements consécutifs sur leurs descendants, à obtenir un troupeau pratiquement égal en ce qui concerne la production de la viande et du lait, aux meilleurs animaux de pure race, et qui produira le double des profits que donnerait une race dégénérée. Que tous ceux qui ont des animaux s'empressent donc d'engager leurs Sociétés d'Agriculture respectives à adopter les propositions de la Chambre et en quelques années ils auront triplé à peu de frais la valeur de leurs animaux.

NOURRITURE DES CHEVAUX.

Chez la plupart des cultivateurs on n'apporte pas assez de système et de méthode en ce qui concerne la nourriture du cheval. Ils suivent d'année en année la même routine invariable, comme si les goûts et les appetits ne subissaient aucune variation et comme si la nature ne demandait aucun changement. Les cultivateurs sont satisfaits si au bout de la saison leurs chevaux sont en bon état et santé, sans réfléchir combien ils auraient été en meilleure condition si on les eut nourris plus judicieusement.

Nous croyons pouvoir établir comme règle certaine, que les animaux comme les hommes, s'accommodent mieux d'une nourriture mêlée ; c'est-à-dire, que l'un et l'autre ne doivent pas être forcés de s'astreindre à la même nourriture d'un bout à l'autre de l'année. On ne peut nier non plus que le changement de nourriture, en ce qui concerne le cheval, peut se faire en ce pays sans aucun déboursé ou trouble additionnel. Avec un sol susceptible de produire toute espèce de plantes propres à la nourriture du cheval, il n'y a que le préjugé, l'habitude ou l'ignorance que l'on puisse faire valoir pour s'excuser de n'en pas faire un usage plus général. Le préjugé, l'habitude ou l'ignorance peuvent-ils former une excuse valable ? Nous ne le croyons pas. L'économie, et le soin que l'on peut apporter au bien être des animaux qui nous sont confiés, exigent que nous nous servions de